

Le « roman fleuve », métaphore et contresens

Jean-Pierre Valabrègue

Tous les critiques s'accordent pour écrire que Romain Rolland a écrit le premier « roman fleuve ». Mais, à la suite d'une lecture trop hâtive, certains lui attribuent la paternité de cette expression métaphorique. Or, c'est un contresens !

La Préface de *Dans la Maison*, qui est le livre VII de *Jean-Christophe*, intitulée *Aux amis de Jean-Christophe*, est datée de janvier 1909. Elle a figuré dans les premières éditions. Puis elle a été supprimée. Elle a été placée en annexe en fin d'ouvrage dans l'édition définitive sur papier bible d'Albin Michel (1960) et dans des éditions postérieures, notamment celles du Livre de Poche de chez Hachette. Dans ses derniers paragraphes, que nous reproduisons ici, cette Préface dit très clairement ce qui fait l'objet de mon propos.

« (...) *La vision de la France, qui se reflète en Christophe et Olivier, avait, dès le début* » (de la conception de l'œuvre) « *sa place marquée dans ce livre. Il n'y faut donc pas voir une déviation de l'œuvre, mais une halte prévue, en cours de route, une de ces grandes terrasses de la vie, d'où l'on contemple la vallée que l'on vient de traverser et l'horizon lointain vers lequel on va se remettre en marche.*

Il est clair que je n'ai jamais prétendu écrire un roman, dans ces derniers volumes (La Foire sur la Place et Dans la Maison), pas plus que dans le reste de l'ouvrage. Qu'est-ce donc que cette œuvre ? Un poème ? – Qu'avez-vous besoin d'un nom ? Quand vous voyez un homme, lui demandez-vous s'il est un roman ou un poème ? C'est un homme que j'ai créé. La vie d'un homme ne s'enferme point dans le cadre d'une forme littéraire. Sa loi est en elle ; et chaque vie a sa loi. Son régime est celui d'une force de la nature. Certaines vies humaines sont des lacs tranquilles, d'autres de grands cieus clairs où voguent les nuages, d'autres des plaines fécondes, d'autres des cimes déchiquetées. Jean-Christophe m'est apparu comme un fleuve ; je l'ai dit, dès les premières pages. – Il est, dans le cours des fleuves, des zones où ils s'étendent, semblent dormir, reflétant la campagne qui les entoure, et le ciel. Ils n'en continuent pas moins de couler et changer ; et parfois, cette immobilité feinte recouvre un courant rapide, dont la violence se fera sentir plus loin, au premier obstacle. Telle est l'image de ce volume de Jean-Christophe. Et maintenant que

le fleuve s'est longuement amassé, absorbant les pensées de l'une et l'autre rives, il va reprendre son cours vers la mer, – où nous allons tous. R. R. Janvier 1909. »

Nous retiendrons tout d'abord que, pour Romain Rolland, *Jean-Christophe*, dont 7 parties sur dix sont parues en 1909, n'est pas un roman : « *Je n'ai jamais prétendu écrire un roman* ». Quand on connaît les habitudes d'écriture de Romain Rolland, il faut prendre la formule au pied de la lettre.

L'auteur a dit à maintes reprises, au cours de sa vie, qu'il composait à la manière d'un musicien, et je renvoie à mon livre sur le style de Romain Rolland (*Romain Rolland et la métaphore* ; L'Harmattan, éditeur ; 2011). En l'occurrence, dès le premier paragraphe du premier volume, le Rhin apparaît comme un premier thème (au sens musical) :

« *Le grondement du fleuve monte derrière la maison. La pluie bat les carreaux depuis le commencement du jour. Une buée ruisselle sur la vitre au coin fêlé. Le jour jaunâtre s'éteint. Il fait tiède et fade dans la chambre. Le nouveau-né s'agite dans son berceau...* » (JChr 1, *L'Aube*, début de la première partie)

Ensuite, le thème réapparaîtra parfois :

« *Le Rhin coulait en bas, au pied de la maison. De la fenêtre de l'escalier, on était suspendu au-dessus du fleuve comme dans un ciel mouvant. (...) Le fleuve apparut à l'enfant comme un être inexplicable, mais combien plus puissant que tous ceux qu'il connaissait !* » (ibid., fin de la deuxième partie)

Ailleurs, il restera sous-jacent, mais il devra rester présent dans l'esprit du lecteur. Et ce dernier ne sera pas surpris de le voir réapparaître *in fine*, dans les dernières pages de *Jean-Christophe*, à la mort de Jean-Christophe, où se déploie la justification du titre, et du nom du personnage principal métaphorisé en « passeur ».

« *Saint Christophe a traversé le fleuve. Toute la nuit, il a marché contre le courant. (...) Christophe, près de tomber, touche enfin à la rive. Et il dit à l'Enfant :*

Nous voici arrivés ! Comme tu étais lourd ! Enfant, qui donc es-tu ?

Je suis le jour qui va naître. » (JChr 3, *La Nouvelle*

Journée, fin)

L'ami et « disciple » de Romain Rolland, Charles Baudouin, s'en souviendra à la fin de sa propre vie, quand il écrira son ouvrage posthume, *Christophe le passeur*, en se référant explicitement à l'auteur de *Jean-Christophe*.

Si Romain Rolland n'a pas écrit un « roman », de quoi s'agit-il donc ? Romain Rolland le dit clairement dans sa Préface : « *C'est un homme que j'ai créé* ». Cet homme, dont le Rhin est la métaphore, est animé d'une « *force fondamentale* » : « *Son régime est celui d'une force de la nature* », laquelle force lui est garantie par son propre nom, « *Krafft* », qui est en allemand le nom de « la force », *Kraft*. Mais elle lui est garantie surtout par sa nature métaphorique : « *Jean-Christophe m'est apparu comme un fleuve, je l'ai dit dès les premières pages* ». L'expression « m'est apparu comme un fleuve » n'est pas une comparaison, malgré la présence du mot « comme », mais une métaphore : « Jean-Christophe a été à mes yeux un fleuve ».

Romain Rolland a été trahi par la typographie ! Le mot « Jean-Christophe » qui désigne à la fois le titre de l'œuvre et le nom du personnage se lit comme un titre, la typographie le souligne ! Mais le personnage est, comme on dit, éponyme ; le titre recouvre le personnage ! Or, le texte de la Préface est explicite et clair. Dans son contexte, la phrase « *Jean-Christophe m'est apparu comme un fleuve* » ne prête pas à confusion. Il s'agit bien de l'homme, et non pas du texte : « *Certaines vies humaines* » (c'est moi qui souligne) « *sont des lacs tranquilles, d'autres des eaux claires où voguent les nuages, d'autres des plaines fécondes, d'autres des cimes déchiquetées. Jean-Christophe m'est apparu comme un fleuve* ». Ce sont des « vies humaines », donc des hommes, qui sont métaphorisées successivement par les « lacs », les « eaux claires », les « plaines fécondes », les « cimes déchiquetées », et pour finir le « fleuve » ; Jean-Christophe est cité en tant qu'homme, et non en tant que roman !

Il s'agit donc, non d'un « roman fleuve », mais d'un « homme fleuve » ! « *C'est un homme que j'ai créé* ».

L'« homme fleuve », lit-on dans la Préface, « *reflète la campagne qui l'entoure* » : le volume V, *La Foire sur la Place*, est le « *reflet en Christophe* » de la France vue par lui ; de même que le volume VII, *Dans la Maison*, est le « *reflet en Olivier* » de la France vue par lui. Romain Rolland avait écrit cette préface pour préciser à ses lecteurs que les volumes V et VII ne sont pas des interruptions maladroites du récit romanesque, mais « *une halte prévue, en cours de route, une de ces grandes terrasses de la vie, d'où l'on contemple la vallée que l'on vient de traverser et l'horizon lointain vers lequel on va se remettre en marche* ». La métaphore de l'« homme fleuve » se déroule alors, substitutive par excellence, comme seul le style de Romain Rolland peut le faire, avec ampleur et conviction, tenant lieu de justification et d'explicitation.

Mais alors, si l'expression « roman fleuve » est un contresens, qui est l'auteur de ce contresens, dont le succès ne s'est jamais démenti ?

Il faut relire *Réflexions sur le roman* du Bourguignon tournusien Albert Thibaudet (1874-1936), publiées en 1938 chez Gallimard, et ses *Réflexions sur la Littérature*, écrites de 1912 à 1936 dans la *N.R.F.* et regroupées par le même éditeur. Le critique bourguignon se réjouit de « *la faveur avec laquelle le public accueille les longs romans, les romans-somme qui donnent non une sensation d'ordonnance et de composition, mais de long fleuve vivant.* » (*Réflexions sur le roman*, XX.1922) La métaphore du « fleuve » y est, celle du « roman fleuve » n'y est pas. Cette dernière est apparue « aux environs de 1930 » selon le *Dictionnaire Historique de la Langue française* d'Alain Rey, sortie tout armée du cerveau d'un épigone de Thibaudet. Il y eut Mauriac, en 1934, dans son *Journal*. Il y eut Brasillach, en 1938, dans son *Corneille*... Tous pris en flagrant délit de lecture à contresens !

octobre 2012

Jean-Pierre Valabrègue, agrégé de lettres classiques, docteur ès lettres, est auteur de Romain Rolland et la métaphore 2011 (éd. de l'Harmattan)